

# la Marseillaise

La Marseillaise - 31 octobre 2015



Inès, Yoann, O'Hanna, Edwin, Sarah, Adrien composent le jury étudiants du festival Cinemed. PHOTO C.V.

**Montpellier.** Alors que le festival de cinéma Cinemed s'achève aujourd'hui, rencontre avec le jury étudiants.

## Jeunes regards sur de premières oeuvres

■ Aujourd'hui s'achève leur voyage dans le cinéma méditerranéen. Jurés dans le jury étudiants « 1ères oeuvres » au Cinemed, festival qui se clôt ce samedi à Montpellier, six jeunes de 20 à 25 ans vont, ce soir, dévoiler leur palmarès. Depuis le 24 octobre, ils ont ripaillé d'images. Ils ont vu six longs métrages fiction et quatre documentaires section compétition. Leur « job » ? Décoder la patte d'un « cinéaste en devenir », explique Adrien Valgalier, en Master 2 cinéma à l'université Paul-Valéry. Avec Sarah Yaacoub, en 3ème année de licence à Paul-Va, ils sont les deux étudiants spécialisés en cinéma. Inès Serrano et Yoann Piccardi viennent des Beaux-Arts, Edwin Halter étudie le

théâtre, et O'Hanna Jingand s'est « expatriée » à Saint-Etienne pour des études de politiques publiques urbaines. « Ce jury comporte des regards affûtés, et frais et vierges », commente Francesca Bolognesi, chargée, au Cinemed, de la médiation culturelle auprès du réseau associatif, jeune public et étudiants. Cette initiative « permet de faire vivre le festival toute l'année, et de diversifier les publics ». Parmi les oeuvres vues, *Volta a terra*, documentaire portugais de Joao Pedro Placido fait l'unanimité. Le réalisateur filme un hameau montagnard du nord du pays, vidé par l'immigration, où habitent des paysans vivant en autarcie. « Il a un regard très humaniste, une vraie

qualité artistique dans le cadre, l'image », mais aussi un solide scénario. *Aji-Bi*, documentaire filmé par Raja Saddiki, marocaine de 28 ans, les a aussi bluffés. Le film retrace l'histoire d'une communauté de femmes sénégalaises esthétiques de rue réfugiées au Maroc. Là-bas, on les traite « d'Ebola, on leur jette des pierres... ». Le long métrage *Maintenant ils peuvent venir*, sur la montée de l'intégrisme dans les années 1990 en Algérie, les a aussi beaucoup touchés, « de par l'anxiété diffuse qui baigne tout le film. On a été interpellés par ce climat et cette violence. On s'est dit que certains pays étaient en train de vivre cela, avec Daesh... ». CATHERINE VINGTRINER

**Cinemed.** *Amama* du réalisateur basque Asier Altuna en compétition long métrage pour l'Antigone d'or.

## Rupture du destin familial

■ A proximité d'un petit hameau basque isolé, la grand mère Amama se tient aux épaules de son petit-fils qui court dans les bois. Elle est épuisée, lui est relié à une corde qui le rattache à la terre de ses ancêtres. C'est l'histoire d'une famille, l'histoire d'un conflit. Les zones rurales et le milieu urbain, le passé et le présent, les parents et leurs enfants : des chemins de vie contraires s'affrontent tandis qu'Amama, la grand-mère, observe dans un mutisme éloquent le déroulement du destin familial. « *Le hameau est comme une île, le centre du monde, autosuffisant par tous ses aspects : économiquement et spirituellement. C'est un monde où les mains rudes des paysans cesseront bientôt d'être* » confiait Asier Altuna à Cineuropa au festival de San Sebastian. Pour évoquer le récit



Amama évoque le lien perdu des êtres et de la nature. PHOTO D.R.

d'une rupture générationnelle doublée d'une rupture civilisationnelle, Asier Altuna initie à travers l'expression artistique de la petite fille une esthétique de la mémoire des personnages et de la nature.

Les séquences dans la forêt, et la présence des arbres censés veiller aux destins des âmes, nourrissent le film d'une séve dramatique exceptionnelle et mystérieuse.

JMDH